



# Effraction et trauma dans la théorie freudienne

---

**Richard HELLBRUNN**

Psychologue, psychanalyste  
Institut de Psychoaxe, Bionville

[passage5@wanadoo.fr](mailto:passage5@wanadoo.fr)

## Résumé

La place importante que Freud accorde au traumatisme dans son œuvre théorique justifie de suivre la chronologie de celle-ci pour essayer de dégager les principaux mouvements de sa pensée autour de cette figure de l'effraction, de la rupture des barrières protégeant le dedans du système psychique contre les atteintes du dehors. L'effraction se révèle alors être un analyseur intéressant de ce qui constitue (et comment se constitue) ce dedans, ainsi que son enveloppe protectrice : le moi.

## Abstract: Break-in and Trauma in Freud's Theory

Freud's emphasis on trauma in his theoretical work justifies following its chronology, to identify the main movements in his thinking around this figure of the break-in, the breaking down of the barriers protecting the interior of the psychic system against attacks from the outside. The break-in reveals itself to be an interesting analyzer of what constitutes (and how it is constituted) this interior, as well as its protective envelope: the ego.

## Mots-clés

Effraction psychique – Trauma – Psychanalyse – Angoisse – Effroi

## Keywords

Psychic Break-in – Trauma – Psychoanalysis – Anxiety – Fear

L'effraction est un mot qui appartient à l'origine au langage juridique et désigne le forçage de toute espèce de clôture ou de serrure servant à fermer et à empêcher le passage. Appliqué à la vie psychique, le terme devient une métaphore pour indiquer qu'une blessure par pénétration brise l'enveloppe protectrice, corporelle ou psychique, et qu'elle en altère, voire en détruit, la substance intérieure. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en psychologie et en médecine, cette effraction est désignée par le terme de « traumatisme », forgé à partir du grec *trauma* (« blessure »). Le phénomène commence à retenir l'attention des médecins, à partir du cas de personnes qui souffrent de différents symptômes après avoir échappé de peu à la mort dans un accident. C'est à Freud, après Charcot dont il a été l'élève à La Salpêtrière, que l'on doit d'avoir particulièrement travaillé cette question du traumatisme dans ses effets psychiques : le contenu et la portée du terme (il conserve l'usage du grec *Trauma* en allemand) évoluent tout au long de son œuvre, au fur et à mesure des remaniements de sa théorie.

La place importante que Freud accorde au traumatisme dans son œuvre théorique justifie de suivre la chronologie de celle-ci pour essayer de dégager les principaux mouvements de sa pensée autour de cette figure de l'effraction, de la rupture des barrières protégeant le dedans du système psychique contre les atteintes du dehors. L'effraction se révèle alors être un analyseur intéressant de ce qui constitue (et comment se constitue) ce dedans, ainsi que son enveloppe protectrice : le moi.

## DANS LA THÉORIE DE LA SÉDUCTION

L'idée du traumatisme apparaît chez Freud dès 1892, dans son texte écrit avec Breuer « Pour une théorie de l'attaque hystérique ». Il considère cette dernière comme un retour d'un souvenir inconscient : « Le souvenir qui constitue le contenu de l'attaque hystérique n'est pas n'importe lequel, il est au contraire le retour de l'expérience même qui a causé l'explosion hystérique : le traumatisme psychique » (Freud 1892 [1984], p. 26).

À l'origine de ces traumatismes, Freud décrit aussi bien des événements graves associés au danger de mort, que des frayeurs, vexations et déceptions.

En 1893, Breuer et Freud coécrivent le texte qui introduira les *Études sur l'hystérie*, « Du mécanisme psychique des phénomènes hystériques ».

C'est par ce texte, précoce et essentiel, que Freud et Breuer, rompant avec l'organogénèse, inscrivent l'hystérie dans une psychogénèse d'ordre traumatique, la déclarent guérissable par une pratique nouvelle qui vise une catharsis et une abréaction<sup>1</sup> à partir d'une cure par la parole. À côté de l'abréaction, un individu « bien portant » peut trouver d'autres mécanismes psychiques pour se guérir d'un traumatisme : « Le souvenir, même non abrégé, s'intègre dans le grand complexe des associations, y prend place à côté d'autres incidents pouvant même être en contradiction avec lui, et se trouve corrigé par d'autres représentations » (Breuer & Freud 1895 [1985], p. 6).

C'est dans ce texte que nous trouvons la célèbre formule : « C'est de réminiscences surtout que souffre l'hystérique ». « ... Le traumatisme psychique et, par suite, son souvenir, agissent à la manière d'un corps étranger qui, longtemps encore après son irruption, continue à jouer un rôle actif » (id. p. 4).

Ce qui fait effraction, dans la théorie psychanalytique, c'est le traumatisme psychique, qui participe à la toute première construction freudienne, entre 1895 et 1897, celle de sa théorie dite de la séduction (*Verführungstheorie*). Je précise tout de suite que le terme de séduction a gardé, dans la langue allemande, son sens fort de détournement qui se trouve dans son étymologie latine, mais qui s'est quelque peu euphémisé à travers les siècles dans la langue française.

Un constat clinique récurrent a précédé la fonction centrale que Freud attribue, à partir de 1895, aux scènes de séduction dans l'étiologie des psychonévroses. Ces situations étaient considérées à cette époque comme ayant été réellement vécues. Il s'agit le plus souvent d'un enfant qui a été amené à subir de la part d'un adulte des avances ou des actes de nature sexuelle contre lesquels il n'a pu avoir aucune défense.

Le premier temps du traumatisme, dans le cadre de cette théorie, ne correspond donc pas du tout à un débordement des défenses, car la nature de l'attaque n'est « sexuelle » que dans le monde des adultes, extérieur à l'enfant qui est, de son côté, dans un état de prématurité psychique ne lui permettant pas d'intégrer l'événement comme ayant une signification sexuelle. La sexualité fait donc ici effraction du dehors sans provoquer de réaction de défense. Ce n'est que lors du deuxième temps du traumatisme, lorsque la puberté éveille la sexualité, qu'il peut y avoir production de déplaisir lié à cet événement premier qui s'était enkysté sous la forme d'un « corps étranger interne » susceptible de se réveiller longtemps après son installation silencieuse. Laplanche et Pontalis ont parfaitement résumé la complexité de cette approche en ce qui concerne la question insistante en psychanalyse de l'articulation entre le dedans et le dehors :

« Or, avec la théorie de la séduction, on peut dire que tout le traumatisme vient à la fois de l'extérieur et de l'intérieur. De l'extérieur puisque c'est de l'autre que la sexualité arrive au sujet, de l'intérieur puisqu'il jaillit de cet externe intériorisé, de cette « réminiscence » dont, selon une belle formule, souffrent les hystériques, et dans laquelle nous reconnaissons déjà le fantasme » (Laplanche & Pontalis 1985, p. 26). « Il faut concilier l'effraction d'un dehors dans un dedans avec l'idée que peut-être, avant cette effraction, il n'y avait pas de dedans, la passivité d'une signification purement subie avec le minimum d'activité sans lequel elle ne saurait même être accueillie,

---

1. Catharsis : Aristote attribuait à la tragédie une fonction de purification des passions au bénéfice des spectateurs. Freud et Breuer ont repris ce terme pour décrire leur première méthode de psychanalyse qui passait par une reviviscence de la scène traumatique afin de purifier les affects.

Abréaction : « processus de décharge émotionnelle qui, en libérant l'affect lié au souvenir d'un traumatisme, en annule les effets pathogènes » (Dictionnaire de la psychanalyse Roudinesco).

l'indifférence de l'innocence avec le dégoût qu'est supposée provoquer la séduction. *Pour tout dire, un sujet d'avant le sujet et recevant son être, son être sexuel, d'un extérieur d'avant la distinction intérieur-extérieur* » (id., p. 28, c'est moi qui souligne).

Je donne un peu plus loin dans le présent numéro de ces *Cahiers* un certain nombre d'exemples cliniques qui montrent que cette idée garde aujourd'hui toute sa pertinence. En particulier, dans le cas d'une personne ayant vécu un enlèvement sous la menace d'une arme, il apparaît clairement que le traumatisme n'est pas constitué par l'épisode lui-même, pourtant violent, mais auquel la personne en question s'adapte remarquablement ; il se construit dans l'après-coup, et pour ainsi dire socialement, sous le coup des remarques désobligeantes des membres de son entourage qui pensent qu'elle *devrait* être traumatisée.

Toujours en 1895, dans l'*Esquisse*, Freud insiste sur l'importance du facteur quantitatif de la décharge affective qui constitue l'élément perturbateur lors d'un traumatisme sexuel, mais aussi sur la précocité de la décharge sexuelle : « Un début précoce de décharge sexuelle ou une décharge précocement trop intense ont évidemment un rôle équivalent. Ce facteur est d'ordre quantitatif » (Freud 1895 [1986], p. 367).

## DE LA RÉALITÉ OBJECTIVE À LA RÉALITÉ PSYCHIQUE : LE RÔLE DU FANTASME

En 1897, Freud est conduit à abandonner cette théorie de la séduction, comme en témoigne sa lettre à Fliess du 21 septembre 1897. Il donne plusieurs motifs à cela : difficultés à pousser l'analyse jusqu'à son terme, réactions négatives des patients, mais surtout, en raison de la grande fréquence des cas d'hystérie qui devraient renvoyer à la même cause déterminante, « la surprise de constater que, dans chacun des cas, il fallait accuser le père de perversion » (Freud 1897 [1986], p. 191). Une telle généralisation des actes pervers commis envers les enfants ne lui paraissait guère croyable, d'autant que la perversion devait, dans ces cas, être beaucoup plus fréquente que l'hystérie, puisque celle-ci n'apparaît pas dans tous les cas et présuppose une répétition des actes pervers.

Devant la difficulté insurmontable à différencier la vérité de « la fiction investie d'affect », Freud se tourne désormais vers le fantasme en constatant que le fantasme sexuel se joue toujours autour du thème des parents.

Ce renoncement ne s'effectue pas sans douleur pour Freud. Il était, en effet, satisfait de sa théorie et commençait à être reconnu. Il rêvait d'échapper par là aux difficultés matérielles, mais aussi d'accéder à la célébrité, à la fortune, aux voyages... « Tout dépendait de la réussite ou de l'échec de l'hystérie. Me voilà obligé de me tenir tranquille, de rester dans la médiocrité, de faire des économies, d'être harcelé par les soucis... » (Freud 1897 [1986], p. 193). Mais Freud persiste dans ses idées : « je dois les considérer comme résultant d'un honnête et efficace travail intellectuel et me sentir fier de pouvoir, après être allé aussi loin, exercer encore ma critique » (Freud 1897 [1986], p. 192).

C'est à partir de l'abandon de sa théorie de la séduction que Freud donne toute sa place au fantasme et à la réalité psychique, mais ce n'est pas pour autant qu'il néglige les événements réels dans l'étiologie complexe du trauma.

C'est au détriment de la matérialité des faits, à laquelle Freud avait cru, qu'il privilégie désormais ce qu'il appelle la réalité psychique, et qui se constitue indépendamment de cette matérialité. Michel Neyraut résume ainsi cette avancée :

« Le fantasme inconscient, dès lors, prenait le pas, dans l'ordre des causes, sur la réalité tout court. Ce pas est considérable, non seulement en ce qui concerne l'hystérie, mais plus généralement encore dans l'ordre de la causalité, comme instaurant trois degrés : celui de la réalité brute, extérieure, et sensible ; celui de la réalité revue et corrigée par le fantasme ; celui, enfin du désir inconscient, tenu lui-même pour une réalité » (Neyraut 1997, p. 35).

Mais quel est alors l'impact du fantasme dans la constitution du traumatisme psychique ?

Jean-Paul Valabrega dégage avec beaucoup de finesse l'articulation complexe de cette mixité étiologique : « Quel que soit en effet le choc traumatique – et il y a toujours, dans toute histoire, une expérience, un épisode pour se charger de ce sens, de cette valence – seul un phantasme peut prédéterminer la modalité même de la division à intervenir, voire le temps où elle se produit, l'instant de la fêlure. Ainsi le phantasme est-il le plan de cli-

vage du Sujet, aussi invisible avant l'incident ou l'accident traumatique que celui, intramoléculaire, inscrit mais non figuré, latent dans l'eau pure du cristal » (Valabrega 1980, p. 77)<sup>2</sup>

Dans la première des *Cinq leçons sur la psychanalyse* (1910), Freud revient sur ses travaux sur l'hystérie, notamment sur le cas d'Anna O. Il rappelle que les symptômes hystériques formaient des résidus mnésiques de scènes traumatiques, ce qui permettait de ne plus les considérer comme des effets arbitraires et énigmatiques de la névrose. Il constate que le symptôme résultait le plus souvent de « multiples traumatismes analogues et répétés. (...) Par conséquent, il fallait reproduire chronologiquement toute cette chaîne de souvenirs pathogènes, mais dans l'ordre inverse, le dernier d'abord et le premier à la fin ; impossible de pénétrer jusqu'au premier traumatisme, souvent le plus profond, si l'on sautait les intermédiaires » (Freud 1910 [1985], p. 13).

Dans cette même première leçon, Freud insiste sur l'importance de l'affect : « On put, d'autre part, constater que le souvenir de la scène en présence du médecin restait sans effet si, pour une raison quelconque, il se déroulait sans être accompagné d'émotions, d'« affects ». C'est apparemment de ces affects que dépendent et la maladie et le rétablissement de la santé » (id. p. 17).

Certains des cas cliniques exposés dans le présent numéro (Merg-Essadi 2025, Schmoll 2025) illustrent remarquablement les conséquences de ce virage théorique pour l'interprétation et la prise en charge des symptômes traumatiques. D'une part, si un traumatisme, ou parfois un simple événement évocateur, éveillent le souvenir d'un trauma ancien, quel statut accorder à ce souvenir, entre réalité et vérité, surtout s'il s'agit d'un souvenir remontant à l'enfance ? D'autre part, ce souvenir ancien peut être retravaillé en thérapie, et se révéler n'être à son tour que l'écran d'un trauma plus ancien encore, de sorte que remontant de trauma en trauma, l'on n'est pas sûr d'atteindre ce qui serait ce « premier traumatisme » dont parle Freud. Se pose alors la question du statut, non plus seulement du souvenir (réalité ou fantasme), mais du trauma lui-même.

## FONCTION PRÉVENTIVE DE L'ANGOISSE CONTRE LE TRAUMA

Dix ans plus tard, à partir de 1920, la question du trauma s'inscrit dans l'élaboration de la seconde topique freudienne, qui voit la vie psychique s'articuler autour de trois instances, le ça, le moi et le surmoi. C'est peut-être à cet endroit que la métapsychologie freudienne se rapproche le plus d'une conception systémique. Le moi se présente comme un sous-système de l'appareil psychique issu du ça pour en organiser le fonctionnement chaotique en le préservant des stimuli de la réalité extérieure. C'est une instance interface entre les exigences de satisfaction immédiate du ça et les interdictions du surmoi. La conception freudienne du trauma va alors évoluer sous l'influence, à la fois, d'une représentation du moi comme enveloppe protectrice, et d'une réflexion autour des formes du vécu qui accompagnent le trauma : l'effroi, la détresse et l'angoisse.

Dans *Au-delà du principe du plaisir* (1920), Freud propose l'image de la vésicule : « Représentons-nous l'organisme vivant sous la forme la plus simplifiée qui soit, comme une vésicule indifférenciée de substance excitable. La surface tournée vers le monde extérieur se trouve différenciée du fait même de son orientation et servira d'organe récepteur d'excitations » (Freud 1920 [1983], p. 67).

Freud s'appuie ici sur l'embryologie : le système nerveux central provenant de l'ectoderme, il pourrait bien avoir hérité de ce dernier ses propriétés, qui seraient renforcées par la répétition des excitations extérieures qui atteignent la surface de la vésicule protoplasmique, qui se constitue alors en une écorce, uniquement apte à recevoir de nouvelles excitations et à protéger ainsi les couches plus profondes.

Le traumatisme serait alors lié à un facteur quantitatif des excitations susceptible de faire effraction : « Nous appelons traumatiques les excitations extérieures assez fortes pour faire effraction dans le pare-excitations » (id., p. 71). Cette effraction, généralement causée par l'effroi – *Schreck* – perturbe alors l'économie interne de l'appareil psychique, et met en œuvre, pour tenter de maîtriser les excitations produites, la compulsion de répétition. Cette conception amène ainsi à bien distinguer l'effroi, la peur et l'angoisse (*Schreck*, *Furcht*, *Angst*) : l'effroi est une

---

2. J'ai gardé ici l'orthographe du phantasme par fidélité à l'auteur ; de mon côté, je l'écris avec un f, mais il s'agit là d'une question qui mériterait des développements pour lesquels la place nous manque ici.

réaction de détresse psychique à un évènement qui surprend l'appareil psychique qui n'y est pas préparé ; la peur est une première élaboration contre l'effroi, qui prépare l'appareil psychique en attribuant le danger à un objet défini ; et l'angoisse est une élaboration de la peur, et donc une préparation au danger, dans laquelle le moi joue un rôle actif.

Freud renouvelle ainsi sa théorie de l'angoisse en lui attribuant une fonction positive, liée à un rôle actif du moi, et aboutit, dans *Inhibition, Symptôme, Angoisse* (1926), à un véritable renversement : « C'est l'angoisse qui fait le refoulement et non, comme je l'ai estimé jadis, le refoulement qui fait l'angoisse » (Freud 1926 [1968], p. 24).

Cette deuxième théorie sur l'angoisse se superpose à la première, essentiellement appuyée sur l'actuel de la sexualité, sans pourtant s'y substituer. Elle découle, dans la dimension topique, de l'introduction du moi, qui restera, tout au long de la théorie freudienne, le lieu de l'angoisse.

Nous aurons donc ici, dans la perspective de l'effraction, à approfondir notre questionnement essentiellement du point de vue de la relation entre le moi et le monde extérieur, je développerai donc surtout la question de l'angoisse devant un danger réel, la *Realangst*.

Notre propos sera maintenant de repérer l'angoisse, en suivant Freud, qui part d'un affect intrasubjectif relativement indéterminé et « sans objet », jusqu'au « signal d'angoisse » qui se manifeste devant un danger réel. Freud nous indique dans son « complément relatif à l'angoisse », écrit en 1926 : « dans l'usage correct de la langue, son nom lui-même change, lorsqu'elle a trouvé un objet et il est remplacé par celui de peur » (Freud 1926 [1968], p. 94).

Freud pose dans cet article la question de savoir pourquoi toutes les réactions d'angoisse ne sont pas névrotiques, et cherche à examiner la distinction entre l'angoisse devant un danger réel et l'angoisse névrotique. La première distinction qu'il établit consiste à poser l'angoisse devant un danger réel, comme une angoisse devant un danger connu, alors que l'angoisse névrotique, qui concerne un danger intrapsychique, pulsionnel, ne peut pas être connue.

Cette différence n'opère plus dès l'émergence de l'angoisse dans la conscience du sujet : « En amenant à la conscience ce danger inconnu du moi, nous effaçons la différence entre angoisse devant un danger réel et angoisse névrotique, en sorte que nous pouvons traiter celle-ci comme celle-là » (ibid.)

Si nous partons de la situation de danger réel, ou de celle d'un danger pulsionnel, deux réactions se produisent : l'accès d'angoisse, et l'action pour se protéger. Freud ne nous dit pas quel genre d'action serait susceptible de nous protéger d'un danger pulsionnel, mais notre expérience (Hellbrunn 2025, dans ce même numéro) confirme la validité du propos, en ce qui concerne une propension à agir pour se soulager d'une angoisse. Toujours est-il que l'affect peut donner le signal d'une action et les deux réactions peuvent alors coopérer de façon appropriée, mais une angoisse paralysante peut aussi mettre l'action en échec. La situation se complique encore : « Il existe des cas dans lesquels nous trouvons mêlés les caractères de l'angoisse devant un danger réel et de l'angoisse névrotique. Le danger est connu et réel mais l'angoisse qu'il provoque est disproportionnée, plus grande qu'elle ne devrait l'être à notre sens. C'est dans ce surplus que se trahit l'élément névrotique » (Freud 1926 [1968], p. 95). Nous retrouvons ici le facteur quantitatif, qui permet, à partir d'un certain seuil, de repérer une charge névrotique venant en quelque sorte parasiter ou entraver le travail du moi confronté à une réalité extérieure.

Pour aller encore plus loin, dans la mesure où à un danger réel connu vient se lier un danger pulsionnel non reconnu, Freud subvertit l'adaptation à la réalité qui aurait pu poindre dans la référence au danger réel, et qui est une préoccupation louable pour tous ceux qui font de la prise de risque un métier ou une passion, pour en revenir à sa position de psychanalyste en se demandant quelle est la signification, pour le psychisme, d'une situation de danger : « C'est manifestement l'évaluation de la faiblesse de nos forces eu égard à la grandeur du danger, la reconnaissance de notre détresse face à elle, détresse matérielle dans le cas du danger réel, détresse psychique dans le cas du danger pulsionnel » (id., p. 95).

Une telle situation de détresse, qui dépasse les défenses d'un sujet, est appelée « traumatique » par Freud : « L'angoisse, réaction originaire à la détresse dans le traumatisme, est reproduite ensuite dans la situation de danger comme signal d'alarme » (id., p. 96).

Dans une note de bas de page visiblement inspirée de son texte de 1924, *Le problème économique du masochisme*, Freud nous dit ceci : « Assez souvent il peut arriver que, bien qu'une situation de danger ait été estimée correctement en elle-même, une certaine quantité d'angoisse pulsionnelle vienne s'ajouter à l'angoisse devant le danger réel. Dans ce cas, la revendication pulsionnelle devant la satisfaction de laquelle le moi recule pourrait être de nature masochique, à savoir la pulsion de destruction dirigée contre la propre personne » (id. p. 97).

Le masochisme viendrait ici se satisfaire d'un effet d'aubaine. Dans le cas, très fréquent, du masochisme moral, lequel reste largement méconnu par le sujet puisqu'il demeure dans l'inconscient, nous pourrions parler de contrebande d'affects, dans la manière dont les situations réelles sont utilisées.

Plus largement, nous retrouvons ici une fonction discriminante liée à la dimension économique : une petite quantité d'angoisse donne lieu au signal d'angoisse, ce qui a pour effet de préserver le sujet d'un débordement dû à la surprise, et de limiter ainsi la survenue d'un traumatisme, tout en le préparant à une éventuelle action spécifique qu'il est alors possible de rattacher à l'autoconservation. Une trop forte quantité d'angoisse qui inhibe l'action renverrait à une problématique névrotique qui viendrait parasiter l'action du moi en rapport avec l'évaluation d'une situation extérieure.

Nous pouvons trouver à cette place les effets d'un entraînement spécifique en direction de ceux dont le métier les confronte régulièrement à des situations susceptibles de provoquer de l'angoisse. Nous trouvons à ce point également les discussions adaptatives liées à un « moi fort » dont le développement viendrait augmenter les chances de survie dans les situations difficiles.

La longue expérience que j'ai acquise dans ce domaine montre cependant que les effets d'un entraînement sont en général très focalisés sur des situations spécifiques, et qu'il suffit que le danger réel auquel il s'agit de faire face soit décalé par rapport aux situations prévues par l'entraînement pour confronter le sujet, à nouveau, à la *Hilflosigkeit* qui nous est structurelle.

Cette notion correspond à la détresse primaire du nourrisson, susceptible d'être réactivée lors de situations qui dépassent les défenses d'un sujet. La traduction littérale du terme est la « désaide ».

En 1933, dans ses *Nouvelles conférences d'Introduction à la Psychanalyse*, Freud maintient l'exclusivité du moi comme siège de l'angoisse, mais aussi comme producteur de l'angoisse, et comme étant à l'origine des défenses contre l'angoisse. Il n'y a aucun sens à parler d'une angoisse du ça, ni à attribuer au surmoi une capacité d'être anxieux.

« En revanche, nous avons salué comme une correspondance souhaitée le fait que les trois sortes principales d'angoisse, l'angoisse réelle (devant un danger réel), l'angoisse névrotique et l'angoisse morale se laissent rapporter si aisément aux trois relations de dépendance du moi : le monde extérieur, le ça et le surmoi » (Freud 1933 [2023], p. 117). « Il est exact que le garçon éprouve de l'angoisse devant une revendication de sa libido, dans ce cas devant l'amour qu'il ressent pour sa mère, c'est donc réellement un cas d'angoisse névrotique. Mais cet état amoureux ne lui apparaît comme un danger interne, auquel il lui faut se soustraire en renonçant à cet objet, que parce qu'il évoque une situation de danger extérieure » (id., p. 118).

Freud souligne bien que ce danger extérieur ne correspond pas à une réalité objective : « Surtout, ce qui importe, ce n'est pas que la castration soit réellement pratiquée ; ce qui est décisif, c'est que le danger menace de l'extérieur et que l'enfant y croit » (ibid.). Nous retrouvons ici précisément la notion centrale du fantasme agissant au cœur de la réalité psychique : même inconsciemment, le sujet y croit !

## DANS LES DERNIERS ÉCRITS

*Moïse et le monothéisme* (1939) est le dernier texte publié du vivant de Freud. Celui qui suit, l'*Abrégé*, resté inachevé, a été publié à titre posthume. Dans le *Moïse*, Freud résume et dépasse les hypothèses antérieures concernant le trauma : « Traumatisme précoce, défense, latence, explosion de la névrose, retour partiel du refoulé, telle est, d'après nous, l'évolution d'une névrose » (Freud 1939 [1948], p. 109).

Mais Freud nous invite à aller plus loin, en faisant un rapprochement entre l'histoire de l'espèce humaine et celle de l'individu : « Cela revient à dire que l'espèce humaine subit, elle aussi, des processus à contenus agressivo-sexuels qui laissent des traces permanentes bien qu'ayant été, pour la plupart, écartés et oubliés. Plus tard, après une longue période de latence, ils redeviennent actifs et produisent des phénomènes comparables, par leur structure et leur tendance, aux symptômes névrotiques » (id., p. 109). Freud reprend ici une pensée déjà exprimée en 1912 dans *Totem et Tabou*, en abordant l'histoire célèbre de la horde primitive et du meurtre du père primitif, le « Urvater ».

Il considère Moïse comme un Égyptien, prêtre du culte d'Aton, qui aurait entraîné les Juifs à la fois vers le monothéisme et la terre promise. Lassé d'attendre la réalisation de la promesse, le peuple l'aurait mis à mort. La religion serait donc l'expression d'un refoulé, et du retour partiel de ce refoulé : « Les masses comme l'individu gardent sous forme de traces mnésiques inconscientes les impressions du passé » (id., p. 127).

Ce refoulé est susceptible d'être réactivé, notamment par des événements semblables : « Certains événements récents peuvent parfois faire surgir des impressions et provoquer des incidents si semblables au matériel refoulé qu'ils parviennent à réveiller ce refoulé. Dans ce cas, le matériel récent se renforce de toute l'énergie latente du refoulé et ce dernier agit à l'arrière-plan de l'impression récente et avec son concours » (id., p. 128-129).

C'est l'apport de ces traces mnésiques, archaïques, héréditaires et refoulées, qui permet d'éclairer sous un jour nouveau la puissance de certains fantasmes, qui persistent comme autant d'ilots irrationnels, qui ne doivent rien à l'histoire individuelle du sujet concerné : « ... l'hérédité archaïque de l'homme ne comporte pas que des prédispositions, mais aussi des contenus idéatifs, des traces mnésiques qu'ont laissées les expériences faites par les générations antérieures » (id., p. 134).

C'est le passage par la latence et le refoulement qui donne à son retour toute sa puissance : une tradition qui ne serait pas passée par ce refoulement n'aurait ni la puissance, ni le caractère obsédant des phénomènes religieux : « Jamais elle n'aurait le privilège d'échapper à la contrainte du penser logique. Il faut qu'elle ait subi le destin du refoulement, l'état d'inconscience, avant d'être en mesure de produire, lors de son retour, des effets aussi puissants et avant de contraindre les masses, comme nous l'avons observé à notre grand étonnement et jusqu'ici sans le comprendre, à plier sous le joug religieux » (id., p. 137).

L'*Abrégé de Psychanalyse*, rédigé en 1938 et inachevé, sera publié en 1940, après la mort de Freud. Il continue à théoriser le travail du moi dans sa fonction de protection et de prévention contre le trauma, fonction dans laquelle l'angoisse joue clairement le rôle d'un signal.

On constate qu'au fil du temps la théorie psychanalytique s'est complexifiée. Nous passons d'une représentation métaphysiologique, essentiellement économique et encore adossée à l'appareil neuronal, à une construction métapsychologique qui articule les dimensions topique, dynamique et énergétique. Les deux topiques dessinent des espaces psychiques de plus en plus finement différenciés : conscient, préconscient et inconscient, puis ça, moi, sur-moi, moi idéal et idéal du moi.

Le moi doit constamment lutter sur deux fronts : « il lui faut défendre son existence à la fois contre un monde extérieur qui menace de le détruire et contre un monde intérieur beaucoup trop exigeant » (Freud 1940 [1973], p. 77).

« Le moi se sert des sensations d'angoisse comme d'un signal d'alarme qui lui annonce tout danger menaçant son intégrité » (id., p. 76).

Les excitations qui proviennent des pulsions sont les plus difficiles à éviter. Même si elles sont acceptées par le psychisme du sujet, leur expression ou leur manifestation dans la réalité extérieure est susceptible d'entraîner des réactions préjudiciables au sujet. La sublimation conduit ainsi à développer la civilisation en limitant les pulsions, notamment sexuelles.

## POUR CONCLURE ET FAIRE TRANSITION : UNE ILLUSTRATION CLINIQUE

Pour terminer, une vignette clinique nous permettra d'illustrer la manière parfois surprenante dont le trauma ne fait pas à proprement parler effraction, mais se construit dans l'après-coup. Cet exemple nous servira de transition avec mes développements cliniques ci-après dans ce numéro (Hellbrunn 2025).

J'ai eu l'opportunité, dans ma pratique, d'intervenir à plusieurs reprises pour le compte d'établissements bancaires, auprès d'équipes de salariés travaillant en agences et qui avaient subi des attaques à main armée. Il s'agissait de mettre en travail le vécu partagé d'une agression violente. Lors d'une de ces interventions, des participants me demandent s'il serait possible d'associer au travail de groupe une dame, qui ne travaille pas elle-même dans la banque, mais qui a souffert des conséquences indirectes d'un des hold-up. Les personnes qui me font cette demande ajoutent qu'ils ne sont pas à l'aise vis-à-vis d'elle car ils se jugent un peu responsables de ce qui arrive à cette dame. Appelons-là Eva.

Voici l'histoire, telle qu'ils me la rapportent et telle qu'elle sera confirmée par Eva une fois qu'elle se sera jointe au groupe de parole. Deux jeunes braqueurs sans expérience s'en prennent à une agence bancaire, sans avoir vraiment préparé leur coup. Les banques ne sont plus ce qu'elles étaient : le liquide n'est pas à la disposition des personnels de l'agence, les dépôts qui sont effectués à la machine tombent dans un coffre dont les clés sont détenues par les transporteurs de fonds. Nos apprentis malfaiteurs s'échauffent, menacent, doivent se contenter de vider les poches des clients présents qu'ils molestent. Un coup de feu part et blesse l'un des clients. Les deux comparses commencent à s'affoler et décident de partir, et pour couvrir leur fuite, prennent un otage un monsieur dont ils ont, du moins, repéré en le détroussant, qu'il avait les clés de sa voiture sur lui. Ils l'obligent à leur désigner ladite voiture et l'embarquent avec eux.

L'atmosphère, dans la voiture, est un peu agitée. Les compères se reprochent mutuellement ce ratage, se disputent sur la suite à adopter. L'otage supplie, ce qui ne fait qu'énerver davantage ses ravisseurs. L'idée de départ était de s'envoler vers d'autres cieux, mais sans l'argent sur lequel ils comptaient, ils ne vont pas aller bien loin. D'autant que la jauge d'essence est sur la réserve : il faut faire le plein. Ils s'arrêtent à la première station essence. Manque de chance : leur otage a laissé sa carte bancaire dans le distributeur de l'agence. Les jeunes braqueurs ne veulent pas utiliser les leurs, pour éviter d'être identifiés. Qu'à cela ne tienne, ils se font servir en essence (et quelques provisions de bouche), sous la menace de leurs armes, par l'employée de la station-service, qui se trouve être Eva, et tant qu'à faire, ils la prennent en otage elle aussi.

Une fois dans la voiture, Eva constate l'agitation générale, et peut-être du fait qu'elle se sent embarquée, comme en passant, dans une histoire qui ne la concerne pas, manifeste par contraste une attitude calme et raisonnée. Elle fait remarquer à celui des deux braqueurs qui les surveille qu'il n'est pas nécessaire d'agiter son pistolet dans tous les sens dans l'habitacle de la voiture, le coup risque de partir. Le jeune homme en convient, range son arme, présente même ses excuses. La tension baisse d'un cran. Eva en profite pour leur demander où ils comptent se rendre, leur fait des suggestions sur la route la plus sûre dans leur situation, leur montre le chemin. Une fois qu'ils ont arrêté leur destination, elle leur fait remarquer que l'autre otage et elle seront plutôt un poids encombrant qu'une sécurité. Ils se font déposer le long de la route, dans une forêt.

Quelques heures plus tard, les deux compagnons d'infortune sont récupérés par la gendarmerie, et le soir même, Eva raconte son odyssée à la télévision. C'est à partir de là que les choses se compliquent pour elle.

Car entre-temps, le mari d'Eva a été assez rapidement informé de l'enlèvement de son épouse ; ses collègues de travail et lui suivent les événements heure par heure. Quand on apprend que les otages ont été libérés, c'est le soulagement, et par contrecoup, les collègues chahutent le mari sur le mode des remarques scabreuses : l'épisode à la station-service a dû sortir sa femme de la routine, à la télévision elle n'avait pas l'air traumatisée, une virée en voiture à la Bonnie and Clyde, si ça se trouve, a pu donner des idées à tout le monde, ou alors elle s'est fait violer ?

Les collègues ignorent que le couple est en crise à ce moment-là : Eva a exprimé son intention de divorcer quelques jours plus tôt, le mari n'est pas d'accord. Quand elle rentre à la maison, il lui demande des détails sur son aventure : comment ses ravisseurs se sont-ils comportés, lui ont-ils fait des avances, l'ont-ils violée, était-elle con-

sentante ? Elle avait l'air bien trop à l'aise quand elle racontait son histoire à la télévision. Eva tombe des nues : bien sûr que non, il ne s'est rien passé.

Elle reprend son travail à la station-service le lendemain, sans demander d'arrêt-maladie. Là, elle est confrontée aux clients qui l'ont vue à la télévision. On lui pose des questions, on compatit, mais parfois aussi on lui demande si elle ne serait pas un peu complice. Énermée, elle rembarre vertement l'un des clients, un peu trop intrusif. Sur quoi le gérant de la station-service la sermonne : ce n'est pas comme cela que l'on parle aux clients. À la fin de la journée, Eva craque et demande à son médecin de la mettre en arrêt. Elle présente tous les signes d'un trouble de stress post-traumatique (TSPT), mais la Sécurité Sociale refusera de prendre en charge. Au moment où elle rejoint notre groupe de parole, elle est en arrêt non indemnisé, elle a quitté le domicile conjugal.

La possibilité pour Eva de parler de son histoire en présence des salariés de l'agence qui ont vécu le hold-up, dans un espace qui garantit l'écoute, lui permettra de reprendre pied : aujourd'hui, elle a reconstruit sa vie ailleurs. Son histoire permet de bien différencier les registres et les séquences de l'effraction psychique, entre le traumatisme observable et ses effets dans le sujet, le trauma. Le hold-up a été un traumatisme évident pour le client pris en otage. Mais dans le cas d'Eva, le trauma n'est pas constitué par l'épisode de l'enlèvement lui-même, pourtant objectivement traumatique (surprise, brutalité) : il se construit dans l'après-coup, sous l'effet en retour, depuis l'extérieur, des remarques désobligeantes du mari et du public qui regarde la télévision, et qui pensent qu'elle *devrait* être traumatisée.

François Schmoll présente un peu plus loin dans ce numéro un cas semblable de construction du souvenir traumatique (ou de qualification traumatique d'un souvenir), qui ne produit un trauma pour l'intéressée qu'à partir du moment où le médecin désigne l'évènement comme un viol à l'intéressée, laquelle n'y voyait jusque-là qu'une bizarrerie inquiétante (Schmoll 2025).

#### Références :

(Les dates des traductions françaises sont celles des éditions auxquelles l'article fait référence).

Breuer J. & Freud S. (1895), *Studien zur Hysterie*. Tr. fr. (1985), *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF.

Freud S. (1893), Zur Theorie des hysterischen Anfalls. Tr. fr. in (1984), *Résultats, Idées, Problèmes*, Tome I, Paris, PUF, p. 25-28.

Freud S. (1895), Entwurf einer Psychologie. Tr. fr. Esquisse pour une Psychologie Scientifique, in (1986), *La Naissance de la Psychanalyse*, Paris, PUF.

Freud S. (1897), Lettre à Wilhelm Fliess du 21 septembre 1897. Tr. fr. in (1986), *La Naissance de la Psychanalyse*, Paris, PUF.

Freud S. (1910), *Über Psychoanalyse*. Tr. fr. in (1985), *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot.

Freud S. (1920), *Jenseits des Lustprinzips*. Tr. fr. Au-delà du principe de plaisir, in (1983), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot.

Freud S. (1926), *Hemmung, Symptom, Angst*. Tr. fr. (1968), *Inhibition, Symptôme, Angoisse*, Paris, PUF.

Freud S. (1933), *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*. Tr. fr. (2023), *Nouvelles conférences d'Introduction à la Psychanalyse*, Paris, Gallimard.

Freud S. (1939), *Der Mann Moses und die monotheistische Religion*. Tr. fr. (1948), *Moïse et le monothéisme*. Les éditions suivantes ont précisé la traduction du titre : *L'homme Moïse et le Monothéisme*.

Freud S. (1940), *Abriss der Psychoanalyse*. Tr. fr. (1973), *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF.

Hellbrunn R. (2025), La clinique de l'effraction psychique, *Cahiers de systématique*, 6, p. 23-32.

DOI : <https://doi.org/10.5281/zenodo.16036171>.

Laplanche J. & Pontalis J.-B. (1985), *Fantasme originaire. Fantasme des origines. Origines du fantasme*, Paris, Hachette.

Merg-Essadi D. (2025), La réactivation du trauma à l'occasion d'un accouchement : apports et limites de la thérapie EMDR, *Cahiers de systématique*, 6, p. 57-70. DOI : <https://doi.org/10.5281/zenodo.16039423>.

Neyraud M. (1997), *Les raisons de l'Irrationnel*. Paris, PUF.

Schmoll F. (2025), Prendre des gants avec les victimes de viols : répondre à l'effraction psychique par la douceur, *Cahiers de systématique*, 6, p. 45-56. DOI : <https://doi.org/10.5281/zenodo.16037780>.

Valabrega J.-P. (1980), *Phantasme, Mythe, Corps et Sens. Une théorie psychanalytique de la connaissance*. Paris, Payot.